Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 16 (1940-1941)

Heft: 43

Artikel: La visite sanitaire

Autor: Huguenin, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-713034

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ceux qu'on prit les armes à la main furent pendus ou fusillés sans miséricorde. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les femmes, les enfants, les vieillards, enfermés comme otages, et les bandits qu'on n'avait pas encore condamnés, moururent dans les églises, les couvents et les prisons, où ils étaient entassés comme les harengs dans un tonneau. Le nombre de ceux qui moururent ainsi de faim, de misère ou des suites de l'épidémie s'éleva à 5000—6000 dans la Calabre citérieure, et à un chiffre beaucoup moins considérable dans la Calabre ultérieure. Après tant de sang versé et une pareille mortalité, les habitants paisibles purent jouir quelque temps de l'ordre et de la tranquillité, résultats d'une terreur peut-être sans exemple. Les troupes cessèrent leurs courses et rentrèrent dans leurs cantonnements pour se reposer, ce dont elles avaient grand besoin.»

*

Le 14 juillet 1811, les quatre bataillons du 1er régiment suisse quittent les Calabres pour faire partie du corps d'observation de l'Italie méridionale et marcher ensuite sur Plaisance, d'où deux bataillons d'élite se mettent en route pour Strasbourg, le jour de Noël.

Le 1er mars 1812, ces deux bataillons renforcés et complétés partent pour la Grande Armée et sont incorporés à Marienburg dans le 2me corps. Roesselet combat à Polotzk, les 18 et 19 août, mais surtout le 19 octobre, journée où il reçoit sa quatrième blessure et pour laquelle il est décoré.

Nommé capitaine de grenadiers, le matin de cette bataille, Roesselet est dirigé plus tard sur les derrières de l'armée avec les blessés, et ne rejoint le régiment qu'à Kowno, d'où il en ramène, le 7 mars 1813, les débris et l'aigle au dépôt de Metz, non sans avoir encore reçu un coup de pied de cheval, en sortant de Mayence.

Il a dit de cette campagne de Russie, qu'elle ne serait jamais écrite par ceux qui l'ont faite, à cause des horreurs sans nom et sans nombre qui s'y sont commises. Quant à lui, il est le seul officier peut-être qui en soit revenu sur le cheval qui l'a porté et qu'il avait reçu en Calabre, en 1810.

Revenu de Russie, souffrant de rhumatismes, il trouve du soulagement aux eaux de Plombières. Mais dès le 15 avril 1813, il repart avec les compagnies d'élite du 1er bataillon qu'on organise à Utrecht avant de le diriger sur Minden et Brême, comme faisant partie du corps d'observation du Weser. Défendue par le bataillon, Brême obtient du général russe Tettenborn la capitulation la plus honorable de la campagne de 1813. Après avoir conduit cette troupe à Wesel, Roesselet est nommé chef de bataillon.

Son bataillon coopère depuis le 15 janvier 1814 à la défense de Maestricht, dont la rentrée des Bourbons amène la reddition aux alliés. Il a été le premier à arborer la cocarde blanche. De retour en France, son chef reçoit l'autorisation de porter la décoration du Lys.

Appelé le 17 mars 1815, d'Arras à Paris, il arrive avec son bataillon et un du 3me suisse à Saint-Denis, à travers l'armée infidèle au roi et enthousiasmé par le retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Aux offres que l'empereur lui fait faire, le 4 avril, Roesselet répond par le plus noble des refus, et son bataillon tout entier suit son exemple. Ce beau mouvement patriotique et ce rare désintéressement auxquels les circonstances prêtèrent quelque chose de la grandeur antique, font de ce moment le plus brillant de sa vie.

La Diète, qui a rappelé les quatre régiments suisses, en forme quatre bataillons fédéraux. Elle confie à Roesselet celui composé des débris de son régiment, et le nomme lieutenant-colonel. Le gouvernement de Berne lui fait un cadeau en argent accompagné d'une lettre flatteuse, et Louis XVIII lui envoie de Gand la croix du Mérite militaire avec le brevet de lieutenant-colonel à son service. L'estime publique fait le reste.

Roesselet est congédié définitivement en 1831. Il restera toujours une belle figure dans les annales militaires suisses. Rentré dans la vie privée, il vécut encore 19 ans à Berne, tranquille, content, bien vu de ses concitoyens, et quelques excursions en Suisse formèrent ses plus agréables distractions. Un de ses amis, M. Zeerleder de Steinegg, l'invita à écrire ses souvenirs militaires, qu'il légua à la bibliothèque de la ville de Berne (Souvenirs de Abraham Roesselet. Publiés par R. de Steiger, Neuchâtel, 1857).

Croquis militaire

La visite sanitaire

Seize heures. La visite des malades est commencée.

Les sanitaires en trop grand nombre, encombrent la petite pièce et s'écrasent les pieds. Il faut bien n'est-ce pas, donner l'illusion du travail par une présence massive et compacte!

Le capitaine-médecin ausculte un premier patient dans le silence quasi général.

— Toussez... encore... plus fort... Respirez lentement! encore... Dites trois fois: trente-trois...

— Nonante-neuf...

Les assistants pouffent, le médecin réprime un sourire et le malade promène ses grands yeux étonnés autour de lui.

— Vous avez des frères et sœurs? interroge le médecin.

— Oui, mon capitaine... Trois frères et une petite sœur.

— Sont-ils en bonne santé?

Un petit temps, puis épanoui, l'autre réplique:

— Oui, mon capitaine... ils vont très bien, je vous remercie!

Et ce naïf malade ne comprendra jamais pourquoi chacun a rigolé de cette curieuse réponse.

— Ce ne sera rien, ajoute le capitaine. Vous prendrez ces petites pilules ce soir avant de vous coucher. Si vous ne vous sentez pas mieux demain, revenez à la visite... C'est clair?

— A vos ordres, mon capitaine... et l'homme, hâtivement sort à moitié nu, sa chemise sur le bras et son pantalon en déroute.

— Au suivant!

Un tringlot, cheveux embroussaillés et grosse figure joviale, s'encadre dans la porte. Il apporte avec lui dans la pièce, la remarquable odeur de cheval et de crottin qui n'appartient qu'à cette catégorie de combattants!

Au début cela paraît intolérable, mais on s'habitue obligatoirement...

— De quoi vous plaignez-vous? demande paternellement le médecin.

Le soldat prend son temps, regarde tout le monde en souriant, puis:

— Eh bien voilà... j'ai le pied gauche qui ne va guère mon capitaine! La «Jeannette» m'a fichu un rude coup de sabot... alors ça me fait mal là...

Il désigne son pied gauche chaussé d'une botte crottée et embourbée de fumier.

— Bon... Défaites-vous, nous allons voir.

Deux sanitaires s'empressent et déchaussent le patient. Aussitôt une plus caractéristique et forte odeur efface les ravages de la précédente. Chacun se bouche le nez. Le médecin s'approche puis recule, interdit.

— Dites donc? Vous ne vous êtes pas lavé les pieds depuis combien de temps?

Après un nouveau regard à la ronde, l'interpellé réplique calmement:

— Je les ai soigneusement lavés le jour avant la mobilisation, mon capitaine!

— Si je compte bien, cela fait plus de six semaines! Constate le médecin. Ouste! ... Allez vous laver... Je ne vous visiterai pas avant!

L'ordre est catégorique et prononcé d'une voix furieuse.

Le tringlot ramasse posément sa botte, sort à cloche pied et dans un magnifique sourire, il me demande, près de la porte:

— Dis donc... Tu crois qu'y faut seulement laver le pied gauche ou bien les deux?

«Le carnet d'un mobilisé.»

Sdt. sanit. **J. Huguenin.**